

René MAISONS

Un long...très long parcours

Un devoir de mémoire qui se devait d'être finalisé

Nous étions en décembre 2002... L'année touchait à sa fin. Nos amis de La CIOTAT et en particulier Marius CIONI et Joseph CARMAGNOLE, deux responsables des anciens combattants de la Résistance - aujourd'hui disparus – avaient sollicité « Mémoires Vivantes ».

Leur souhait était de recueillir le récit du long parcours de René MAISONS, officier de la Légion d'Honneur pour faits de guerre et de résistance. René et son épouse Marguerite étaient devenus citoyens ciotadens en 1978...Mais notre région leur était connue. René MAISONS, alias « NEUVILLE », ancien déporté, avait été de 1942 à début 1944 un des organisateurs des « groupes francs » du réseau « Combat », dans le Sud-est de la France.

Le 11 décembre 2002, René et Marguerite nous ont accueillis, chez eux, à La CIOTAT... Et durant plusieurs heures « NEUVILLE » nous a détaillé le courageux chemin sur lequel il s'était engagé dès 1935.

La partie la plus périlleuse de ce parcours a été effectuée avec Marguerite.

Il nous incombait d'en recueillir fidèlement le récit...et de constituer le présent document aujourd'hui archivable. Nous étions convenus d'en revoir ensemble, début 2003, le déroulement. Hélas le 5 février 2003, René MAISONS succombait à la maladie.

Cinq ans après, le dossier précieusement conservé, peut prendre place, en plein accord avec la famille, dans des archives consultables. Et en particulier dans le site constitué par Daniel MAISONS et sa sœur Jacqueline, les deux enfants de René et Marguerite : <http://www.rene-maisons.fr/>

On y retrouve détaillées les circonstances dans lesquelles « NEUVILLE », revenant d'une mission à Lyon, a été arrêté, en 1943, en gare Saint Charles, à Marseille.

Dans un profond silence nous avons écouté, en décembre 2002, l'évocation par René, de ce moment tragique. C'est un de ses amis, arrêté et torturé par la gestapo qui, par un signe, l'avait désigné aux policiers nazis : « NEUVILLE c'est lui ! ».

Cet « ami » dont le geste a conduit « NEUVILLE » à Buchenwald, René l'a retrouvé dans ce même camp. Il avait été lui aussi déporté. Il l'a revu par la suite à Paris, après la libération... Ils ont renoué le dialogue...

Nous avons enregistré ce moment du témoignage de René relatant ces rencontres, sans l'interrompre, sans poser la moindre question... C'est alors que René face à nos regards interrogateurs, s'est calmement adressé à nous pour préciser : « Personne ne peut affirmer que sous la torture rien ne pourra lui être arraché... »

Nous avons perçu, à ces paroles, toute la dimension de la hauteur d'esprit qui animait René MAISONS...notre ami...notre camarade.

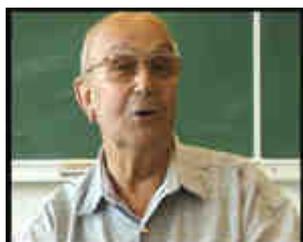
Nous avons envers lui un devoir de mémoire. C'est ce que nous nous sommes employés à accomplir en recueillant le récit ci-après.

Quelques cartes, en fin de récit, pour situer les lieux.

Pour « Mémoires Vivantes »

Gaston LENFANT, Jacques ROGER

René MAISONS



Récit de son long parcours enregistré le mercredi 11 Décembre 2002 chez lui, à La CIOTAT.



Je suis né le 21 décembre 1916 dans un petit village de la MARNE à MONTMORT. J'étais l'aîné de six enfants.

Mon père était un « mécano » petit bricoleur de « bagnoles », comme il y en avait beaucoup à cette époque là.

Etant l'aîné, mes parents m'ont fait poursuivre des études au lycée de RENNES. Je me suis donc retrouvé en 6^{ème} dans cette ville. J'étais interne et j'ai continué, sans trop de difficultés, ma scolarité dans le secondaire. Progressivement j'ai été attiré par les débats politiques qui se déroulaient alors. A 18 ans j'ai commencé à m'agiter sur ce terrain.

Mon père était un ancien combattant de la guerre 14-18. Il avait fait VERDUN. C'était un pacifiste actif. Il m'a insufflé un militantisme de lutte contre la guerre. C'est ce qui m'a mobilisé étant jeune. Je n'étais pas le seul.

En 1935, lorsque j'étais en 1^{ère} du lycée, je suis entré en contact avec des groupes anarchistes pacifistes. Un certain nombre, à cette époque, se constituaient autour des Lycées et des Universités. J'ai commencé à militer avec eux. Etant interne j'étais libre le dimanche. Je distribuais des tracts avec d'autres copains. Je diffusais « la Patrie humaine ». C'était un journal « anarcho-pacifiste » qui portait un gros titre : « On croit mourir pour la patrie, on meurt pour les capitalistes ». Je faisais ça en poursuivant mes études... Plus exactement je faisais plutôt ça que des études !
Je suis malgré tout arrivé jusqu'à la « Philo ».

Lorsque je diffusais « La Patrie Humaine » j'ai souvent vu des communistes qui venaient nous interpeller vivement. J'étais un jeune militant et je ne comprenais pas bien pourquoi ils s'en prenaient à ces groupes. En relisant avec attention le journal, j'ai constaté qu'il développait une campagne contre l'Union Soviétique. En Allemagne Hitler préparait la guerre. En Italie Mussolini faisait de même.

Le pacifisme intégral étalé par le journal était très axé sur l'antisoviétisme... Par la suite j'ai su que certains militants de ces groupes, avaient durant les « années noires » sombré dans la collaboration.

Ainsi arrivait pour moi le temps d'une deuxième conscience politique.

J'ai raisonné avec moi-même en m'interrogeant : « Je suis un militant pacifiste mais je ne vois pas comment on va combattre le fascisme montant et la guerre qu'il porte en lui, en faisant de l'antisoviétisme ?.. » J'ai alors brisé avec la « Patrie humaine » et avec les copains du groupe « anar ».

Les autres copains, ceux qui venaient les prendre à partie, étaient des jeunes communistes. Je leur ai dit : « je veux adhérer aux jeunesses communistes »... Ce qui s'est fait sans plus tarder.

C'est ainsi qu'en 1935, l'étudiant en philo que j'étais a donné son adhésion à la J.C.



Militant des J.C. j'avais dans mon placard du Lycée, des tracts à distribuer que je camouflais. Je diffusais aussi « l'Avant-garde ». Un jour j'ai été « piqué » par un « pion » qui regardait dans les placards. Il a trouvé un paquet de tracts émanant du Mouvement « AMSTERDAM-PLEYEL » dans lequel je militais également. L'affaire a été portée devant le conseil de discipline. J'ai été appelé à comparaître. Mon attitude a été jugée intolérable. J'ai été mis à la porte du Lycée de RENNES. J'étais très affecté par cette sanction. Je pensais à mon père...

Mais des « profs » du Lycée n'en sont pas restés là. Parmi ceux qui avaient siégés au conseil de discipline certains n'étaient pas d'accord pour mon exclusion. Il y avait donc des « bons », il y avait aussi les « mauvais » !...

Les « bons » avec l'appui de nombreux autres enseignants ont organisé une manifestation dans les rues de RENNES. Le cortège brandissait une pancarte :

« Non au fascisme – Réintégrez MAISONS ! ». J'ai été réintégré. On m'avait tout de même demandé de ne pas me joindre au défilé pour ne pas aggraver la situation.

Le proviseur a été réaliste. « On ne le renvoie pas » a-t-il dit « il est donc réintégré. »

Mais il a obtenu que je sois muté dans un autre collège, à CIVRAY dans la VIENNE où mes parents s'étaient installés. Je suis donc arrivé à CIVRAY où j'ai retrouvé mes parents. J'ai terminé ma philo dans ce collège. Nous étions en 1936.

A CIVRAY je me suis mis politiquement et entièrement dans le « bain ». Le Parti était encore relativement faible dans cette région.

Les camarades qui m'ont accueilli m'ont dit : « Tu viens des J.C. ? Tu vas prendre les choses en mains ». Je suis alors devenu secrétaire de la section du Parti.

En 1936 on se battait pour le Front Populaire. Mais il y avait aussi l'Espagne... Les généraux putschistes s'étaient insurgés contre la République... La guerre civile commençait.



J'ai voulu partir en Espagne... apporter une aide aux forces de la jeune république, participer à la lutte contre la rébellion fasciste.

Les Brigades Internationales n'avaient pas encore été constituées...Qu'importe. Ma décision était prise. Je devais partir.

Les copains ont compris mon état d'âme. Ils se sont cotisés pour payer mon voyage en train. J'ai laissé à mon père et à ma mère une lettre historique que j'ai conservée précieusement. Je leur expliquais que je voulais combattre le fascisme. Et je m'excusais auprès d'eux de ce départ... Me voici donc parti pour l'Espagne. J'ai 20 ans. J'arrive à IRUN. J'y trouve de nombreux réfugiés venant du pays basque. Je suis accueilli à bras ouverts.

Je suis intégré dans un bataillon de la Milice Républicaine au pays basque. Nous sommes dirigés vers BARCELONE où des casernes sont occupées par des forces militaires dont les officiers ont fait obédience aux généraux putschistes. A BARCELONE la « bataille des casernes » est engagée. Il faut les reconquérir. Je participe aux combats et à la prise de la « grande caserne ». Nous nous y installons. Il y a des stocks d'armes légères et des matériels divers. Ils sont utilisés pour équiper les volontaires qui partent en camions vers MADRID où se constitue un front de défense de la capitale.

Je pars avec ces volontaires et, après un long parcours en convois de camions, nous nous retrouvons devant MADRID.

Nous sommes en novembre 1936. C'était épique. Je suis français et me voici parmi les volontaires espagnols, engagé dans la défense de la capitale espagnole vers qui avancent les insurgés.

Le front est tout à fait improvisé. La moitié de nos forces est composée de paysans de la région. Ils s'en vont le soir dormir chez eux !

Face à ce front se trouvent, à portée de voix, des forces franquistes. Ce sont « Los Mauros », les maures. On s'invective réciproquement. « Assassins.. » crie – t – on de part et d'autre.

Petit à petit notre front reculait. On était mal organisés et mal équipés. Puis nous avons reçu un peu de matériel. Un canon antiaérien. On le traînait derrière nous sans trop savoir s'en servir.

Je me suis ensuite trouvé devant la Cité Universitaire de MADRID. C'était en décembre 1936... Et la grande bataille pour MADRID s'est poursuivie.

Au mois de mars 1937, sur le front de défense de MADRID, j'ai été touché par un éclat de mortier. Ma blessure était sérieuse. J'ai été évacué pour recevoir les soins nécessaires.

J'ai été ensuite rapatrié sanitaire vers la France. Je suis retourné chez moi à CIVRAY dans la VIENNE. J'ai retrouvé mes parents, mes camarades. J'avais un peu plus de vingt ans.

Là, le Parti m'a fait savoir qu'il ne fallait absolument pas, qu'après mon complet rétablissement, je reparte en Espagne.

Je faisais partie de la classe 36. J'avais été appelé pour effectuer mon service militaire en France. Si je ne répondais pas je serais considéré comme déserteur.



Le Parti était opposé à ce que les jeunes camarades, aptes au service militaire ne répondent pas à cet appel.
Il ne souhaitait pas que je devienne déserteur.



Je ne suis pas retourné en Espagne où je n'avais pas, véritablement, été incorporé dans les Brigades Internationales. Elles n'étaient pas encore constituées quand j'avais rejoint les Républicains espagnols en septembre 1936. Comme moi à cette époque, de nombreux antifascistes de tous pays étaient venus en Espagne pour se battre aux côtés du peuple espagnol.

Les Brigades Internationales ont été constituées officiellement, avec l'accord du gouvernement républicain espagnol, le 22 octobre 1936.

Assez rapidement, elles ont été organisées pour participer aux combats. Le bataillon « Commune de Paris » a été engagé sur le front de MADRID en novembre 1936. Il était constitué de volontaires français.

Il s'est battu devant la Cité Universitaire, aux côtés des unités de l'armée républicaine dans une desquelles j'étais intégré.

Le bataillon « Commune de Paris » et d'autres avec lui étaient toujours engagés dans la bataille pour la défense de MADRID quand j'ai été blessé au mois de mars 1937.



Je pars donc faire mon service militaire. La durée était de deux ans, à cette époque. Je suis incorporé au 22^{ème} Régiment de Tirailleurs algériens. Dans une section disciplinaire !

Lorsque mon temps est presque terminé, nous sommes en 1939... Notre contingent est maintenu sous les drapeaux. C'est l'année de la guerre. Elle est déclarée en Septembre.

Je suis alors envoyé en Syrie dans un bataillon purement disciplinaire. Je me retrouve parmi des appelés dont les casiers judiciaires sont chargés. Nous sommes tous considérés comme de fortes têtes.

Nous faisons partie de « l'Armée Weygand ». Elle a été envoyée en Syrie dans la perspective d'attaquer l'URSS et de s'emparer des champs de pétrole de BAKOU. J'étais dans une compagnie de transports. (voir carte)

J'ai engagé un travail d'explication auprès de mes camarades militaires sur les objectifs fixés par Weygand à cette campagne en Syrie.

J'ai pris également contact avec les camarades communistes syriens d'ALEP. Je leur ai exposé ce que je faisais dans mon unité. J'ai encore un tract qui clamait : « Nous ne ferons pas la guerre à l'Union Soviétique ». Nous vivions en Syrie la période de la « drôle de guerre ». Nous étions au cœur des événements du Moyen Orient à cette époque. Dans le désert syrien la chaleur était épouvantable. Puis nos troupes ont été évacuées. J'ai été un des derniers à quitter la Syrie.

En décembre 1940 me voici démobilisé. Je rentre chez moi à CIVRAY.

En 1941 j'épouse Marguerite. Elle sera de tous les combats que nous allons mener et traversera toutes les épreuves qui nous attendent. En 1942 nous sommes les heureux parents d'une petite fille. Nous l'avons appelée Jacqueline.

A CIVRAY je suis connu comme communiste, le Parti est hors la loi. Les communistes et autres résistants sont pourchassés. Nous sommes en zone occupée par les troupes allemandes. La gestapo est là, également. La police de VICHY, la milice collaborent avec eux. Il me faut entrer dans une vie clandestine.

Une de mes connaissances dirigeait une usine importante à CHATELLERAULT. Je suis embauché sous un faux nom.

Au bout de quelques mois, exactement le 31 août 1942, mon beau père arrive chez nous et dit : « Foutez le camp les gars parce que la police allemande va vous arrêter demain matin !... »

Nous ne savions où aller ; il nous a emmenés de suite en zone libre avec ma femme et ma fille grâce à l'aide d'un passeur qui sera déporté plus tard).

La ligne de démarcation entre la zone occupée par les allemands, où nous nous trouvions, et la zone sud, qui sera occupée elle aussi à partir de novembre 1942, existait encore. Elle n'était pas loin de CHATELLERAULT.

Nous avons rejoint un copain qui s'appelait RAVARIT (lui-même envoyé à BUCHENWALD 6 mois après, décédé là bas lors d'un transport). Il faisait partie d'un réseau qui faisait passer des officiers anglais en zone sud puis en Espagne. Nous avons retrouvé chez RAVARIT trois officiers appartenant à un réseau de résistance anglo-français. Ils nous ont demandé où nous souhaitions aller. Nous n'avions pas de réponse précise à donner. Nous voulions aller quelque part en zone non-occupée. Ils nous ont dit : « Si vous voulez, on vous amène avec nous à MARSEILLE... »

On est parti avec eux et nous sommes arrivés dans la cité phocéenne après avoir passé la ligne de démarcation à 5 kilomètres de CIVRAY. Nous étions au mois d'août 1942.

Ces résistants faisaient partie du réseau « COMBAT ». C'était un des réseaux de résistance solidement organisé comme les « FRANCS TIREURS ET PARTISANS (FTP) » et « LIBERATION ». Il y en avait d'autres également...notamment de renseignements.

« COMBAT » était bien implanté à MARSEILLE et dans la région. On parvient à trouver un logement à MARSEILLE où nous nous installons clandestinement. Nos trois compagnons font savoir à FRENAY, chef du réseau, qu'ils avaient recruté un jeune résistant apte à jouer un rôle efficace.

FRENAY a souhaité me voir. Une rencontre avec lui a été organisée. Nous avons fait connaissance. Il possédait déjà des renseignements sur moi. Il me dit : « Dis donc mais tu as fait l'Espagne ? ». J'ai répondu : « Oui j'ai fait l'Espagne ». Il a rétorqué : « Tu ne serais pas coco toi ? ». Calmement je lui ai dit : « Oui, oui...pourquoi ça vous gêne ? ». Sa réponse a été directe : « Non pas du tout. On a besoin de « groupes francs » dans la région de MARSEILLE. Si tu acceptes, tu vas devenir chef des « groupes francs de cette région »

En fait la région, pour ce réseau allait jusqu'à Montpellier. Nous étions en novembre 1942.

Les troupes allemandes allaient, quelques jours plus tard, franchir la ligne de démarcation et ainsi occuper tout le pays.

Me voilà donc promu chef des « Groupes Francs » de la région de MARSEILLE.

On organisait des démonstrations de matériel anglais qui nous parvenait par parachutages. On se familiarisait avec des valises spéciales. On y trouvait à l'intérieur la « Sten » démontée, des grenades etc....

J'ai commencé mon « boulot » de chef des groupes francs. J'allais à des rendez-vous dans des églises. Je prenais différents contacts avec des « gars » du réseau. Il fallait trouver des aides pour réceptionner les parachutages d'armes et de matériel. Tout ce qui venait du ciel était à stocker en lieu sûr. Des groupes étaient à constituer pour être prêts le jour « J ». La consigne était l'attentisme. Il fallait se préparer à se battre. Mais il ne fallait pas encore se battre.

Deux conceptions s'affrontaient à cette époque entre les mouvements de résistance. Celle d'engager sans plus attendre des actions armées de harcèlement. Elle était portée par le Parti Communiste et ses groupes armés.

Et celle d'attendre, tout en s'organisant...et en rester pour le moment aux renseignements et à la propagande.

C'était la conception, notamment du réseau « COMBAT ». Pour lui il fallait préparer l'organisation civile à mettre en place, la Libération venue, les nouveaux pouvoirs... Choisir qui serait préfet, sous-préfet et autres...

Cela me posait un problème. J'étais à MARSEILLE où j'étais arrivé par la filière du réseau « COMBAT ». Il me fallait voir les copains du Parti...et pour cela les trouver.

Je cherche à prendre des contacts. J'en trouve un avec le groupe PASTOR. J'ignorai certains aspects des problèmes internes auxquels le Parti Communiste avait été confronté à Marseille, dans la reconstruction engagée dès après son interdiction.

J'essaie de me renseigner et j'apprends le débat soulevé à propos du groupe PASTOR.

J'ai pris du recul. J'ai cessé mes contacts avec le groupe PASTOR.

J'ai pu me rapprocher d'un copain qui s'appelait Max DELABRE. Il était en contact avec un camarade qui avait été dans « France NAVIGATION » au moment de la guerre d'Espagne. C'était Emile SELLON de LA CIOTAT. Lorsqu'Emile SELLON a su que j'étais là et a connu mes activités, il a pensé que je pouvais avoir la possibilité de lui procurer du « matériel » pour le maquis. Emile qui coopérait aussi avec les anglais ne parvenait pas à en avoir.

J'ai pu ainsi faire passer du « matériel » par Max sans trop tarder. Ca a duré quelques mois jusqu'à mon arrestation en avril 1943.

J'arrivais, ce jour là de Lyon où j'avais eu des rendez-vous. J'avais voyagé sans billet jusqu'à MARSEILLE. C'était imprudent pour quelqu'un qui portait une valise assez compromettante.

J'étais sorti de la gare Saint – Charles, le dernier, sans me faire remarquer ma « valoche » à la main.

Soudain je suis interpellé : « Hop, hop, police française et gestapo... » On m'avait bien doté d'un petit sac plein de poivre en poussière, qui, en pareil cas, était à utiliser pour aveugler les interpellateurs ; ça ne faisait pas de bruit.

L'effet de surprise et l'effet du poivre pouvaient permettre de réussir à s'enfuir et échapper à l'arrestation.

Je n'ai pas eu le temps de m'en servir. J'ai été tout de suite ceinturé. J'ai été jeté dans une « bagnole », une traction avant. A l'intérieur il y avait un gars que je connaissais. Il

était en sang. Il avait le visage horriblement mutilé. J'ai tout de suite compris qu'il avait été torturé et amené là pour me désigner aux agents de la gestapo, lorsque je sortirai de la gare. Il n'avait pu résister. Tout le réseau « COMBAT » était déjà tombé.

J'ai été incarcéré à la prison Chave, puis j'ai été amené au « 425 rue Paradis ». J'y subissais des interrogatoires musclés, DUNKER – DELAGE est venu y participer.

La première fois que j'ai été devant lui, il m'a dit : Tu as fait l'Espagne toi... tu t'es battu là-bas... » Je lui ai répondu : « Oui je me suis battu et je me bats encore... Vous vous battez bien vous...moi aussi... »

« C'est bien toi NEUVILLE » m'a – t – il demandé. NEUVILLE était mon nom de clandestinité. J'ai confirmé : « Oui c'est moi », puis il est parti, il ne s'est plus « occupé » de moi. Il m'a laissé entre les mains de ses sbires qui m'ont « foutu quelques coups de poings sur la gueule ». Mais je ne peux pas dire que j'ai subi des tortures poussées pour « la question », comme Henri ALLEG en d'autres temps.

C'était fini pour mon réseau. J'étais un des derniers à avoir été pris à MARSEILLE. Sur le réseau la Gestapo savait tout ; quelques uns n'avaient pas pu résister sous la torture.

Après, ça été FRESNES où je suis resté six mois. De FRESNES je suis passé à COMPIEGNE. Et de là on nous a embarqué dans un convoi pour BUCKENWALD. C'était en janvier 1944.



A BUCKENWALD j'ai appris que le gars torturé qui était dans la voiture de la gestapo lors de mon arrestation à la gare Saint Charles, se trouvait également dans le camp. Lui aussi avait été déporté.

On m'a dit qu'il désirait me voir. Je ne le souhaitais pas. J'appréhendais d'engager une discussion avec lui sur ce qui s'était passé. Et puis nous nous sommes un jour rencontrés...Et nous avons parlé ensemble.



Il y avait beaucoup de français à BUCKENWALD. Le Parti était solidement organisé grâce à Marcel PAUL et à d'autres camarades. Ils avaient été intégrés dans le « Comité International » constitué parmi les déportés du camp. Toutes les nationalités y étaient représentées. Le Comité International a joué un grand rôle. Il a organisé des formes de solidarité qui ont permis de sauver bien des vies. C'est le Comité International qui a réussi à constituer parmi les déportés des unités qui ont contribué à la libération du camp.

J'ai été , un jour, invité à rencontrer Marcel PAUL. Il voulait me voir. Nous nous sommes discrètement retrouvés dans une baraque du camp. Il y avait avec lui trois autres camarades. Ils étaient bien renseignés sur moi.

S'adressant à moi Marcel PAUL m'a dit : « C'est toi MAISONS ?... ». « Oui » lui ai-je répondu. « Tu es communiste ? » a – t – il ajouté. « Oui, je suis communiste »... « Pourquoi as-tu rejoint un réseau gaulliste ? »

Marcel PAUL était interrogatif. Sa responsabilité était grande dans le camp. Il était à la tête du Comité International. Il a voulu connaître ma « bio ». Je la lui ai détaillée. Je lui ai donné toutes références, celle du secrétaire fédéral de la VIENNE et d'autres encore...

Il m'a dit : « On va voir... »

On s'est revu une deuxième fois avec Marcel PAUL et les trois autres camarades du Comité. Ils m'ont demandé des détails, des confirmations sur ce que je leur avais déjà dit...des compléments aussi.

Puis, un jour, mon chef de bloc qui était communiste, est venu me dire : « Marcel PAUL est d'accord tu vas faire partie de la brigade. »

La brigade était une unité qui se constituait parmi les déportés pour se préparer à intervenir, à l'intérieur du camp, lorsque sa libération interviendrait.

Il fallait protéger et sauver le maximum de vies humaines et favoriser l'entrée des libérateurs.... C'est là que j'ai connu Simon LAGUNAS, d'Aubagne, un des dirigeants de la brigade.



Puis est arrivé le moment de l'avance des forces alliées dans la région de BUCKENWALD. Elle a été précédée par des bombardements américains meurtriers. Les installations étaient visées. Nous étions 30 000 dans le camp. Il y a eu 3000 morts parmi les déportés.

J'avais été affecté dans des annexes du camp. Marcel PAUL en avait profité pour me faire « planquer » des vivres.

En Avril 1945 le camp a été libéré.

Je suis rentré en France. J'ai enfin retrouvé ma femme à Paris. FRENAY, chef du réseau « COMBAT » était ministre de DE GAULLE.

Quand il a appris mon retour il m'a fait appeler. Il m'a proposé de prendre la direction d'un grand hôtel parisien « LE LUTETIA ». C'est là qu'on recevait les déportés rapatriés. Il fallait réorganiser l'hôtel à cet effet. Il m'a dit : « toi tu vas y arriver »... C'est une fonction pour laquelle je n'avais pas grand engouement. Je n'ai pas accepté.

Il m'a alors proposé de rentrer à « FRANC – TIREUR ». C'était un journal, né de la clandestinité, qui émanait de la Résistance. J'ai accepté. C'était un quotidien gaulliste.

Progressivement s'est constitué en son sein, parmi ses équipes, un groupe « pro – communiste ». J'ai été assez rapidement repéré comme communiste.

En 1948, plusieurs d'entre nous ont quitté « FRANC – TIREUR » pour rejoindre D'ASTIER de la VIGERIE. à « LIBERATION ».

Rentré dans l'équipe rédactionnelle, je suis, assez rapidement devenu secrétaire général de la rédaction. Le Parti soutenait financièrement le journal. Avec BORDAGE, nous étions deux communistes connus.

J'étais en relation avec Georges GOSNAT pour la contribution financière apportée au journal par le Parti.

Je suis resté seize années à « LIBERATION », de 1948 à 1964.

Progressivement des tensions internes se sont créées. Elles reflétaient le climat politique national qui se dégradait.

Les gaullistes autour de D'ASTIER n'avaient plus la même attitude qu'auparavant à notre égard.

Les socialistes avec Claude ESTIER jouaient leur jeu, ce qui soulevait des problèmes.

Il y avait continuellement des frictions. Je suis un homme d'équipe. Ce que je souhaitais c'était une équipe qui, malgré ses différences, arrive à s'entendre sur des objectifs, sur une conception commune, sur le boulot. Ca n'a pas pu se faire.

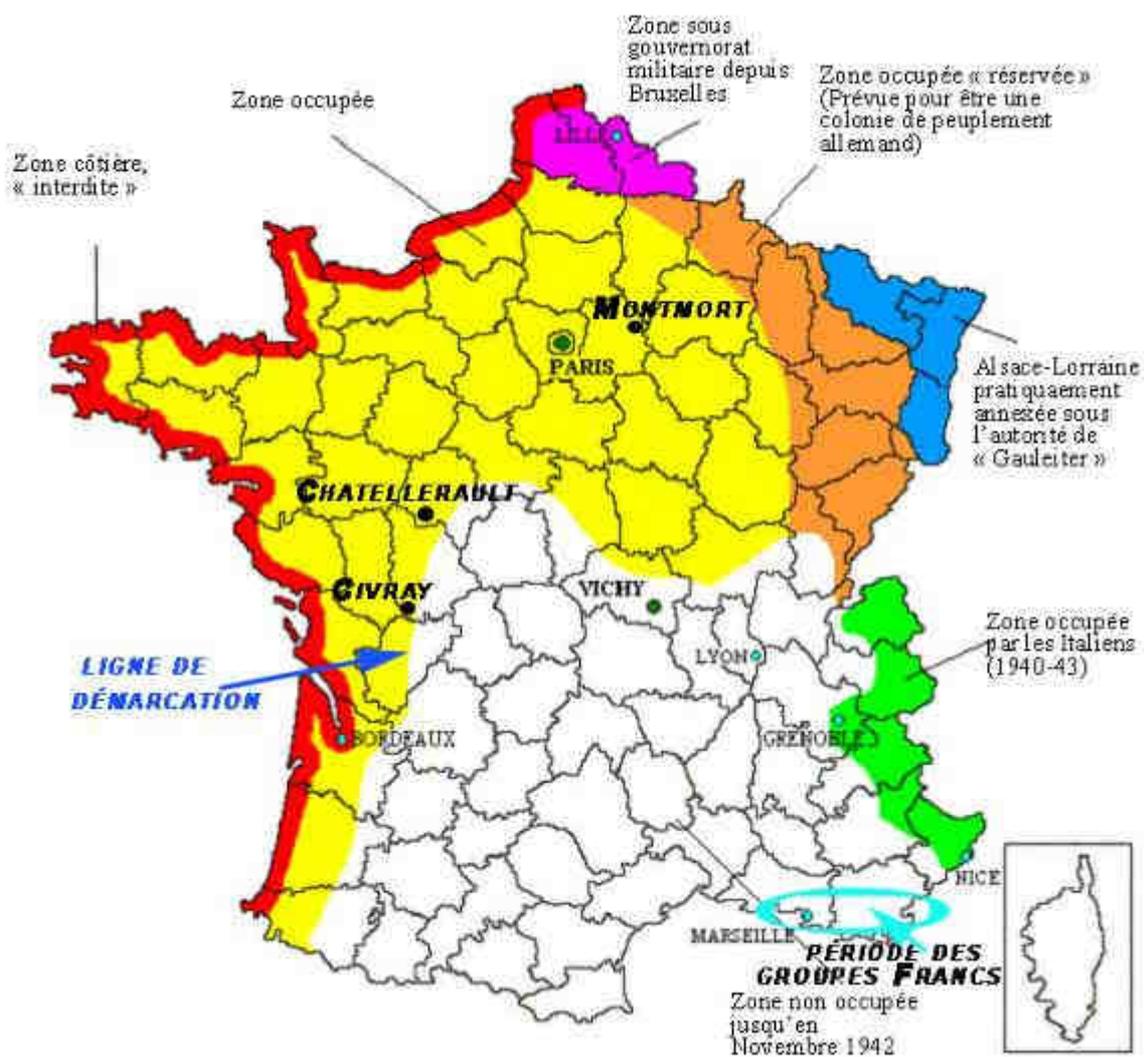
En 1964 on a arrêté. J'habitais alors à Sceaux où depuis plusieurs années déjà j'étais secrétaire de la section du Parti communiste. Le Parti m'a alors proposé d'aller à « l'Huma ». J'avais passé seize ans à « Libération » et je souhaitais changer d'activité. J'ai décliné cette offre. J'avais envie de faire de la création publicitaire. A Libération j'étais devenu « spécialiste » des titres qu'il fallait rédiger à même le « marbre » lorsqu'arrivait une information de dernière minute.

J'ai été sollicité, avec insistance, pour que je m'implique dans la société d'aménagement de la ville de BOBIGNY. J'ai accepté. J'en suis devenu le directeur. J'ai rempli cette fonction pendant 13 ans de 1965 à 1978. C'est cette année-là que mes activités professionnelles ont pris fin. Devenu retraité, Marguerite et moi avons décidé de revenir dans le midi. C'est en 1979 que nous nous sommes installés à LA CIOTAT.

Nous avons découvert une ville merveilleuse, une population chaleureuse...et un environnement d'amis, de camarades parmi lesquels de nombreux anciens résistants qui nous ont accueillis avec beaucoup de chaleur et de fraternité.

**Récit enregistré et mis en forme
par Gaston LENFANT et Jacques ROGER.
« Mémoires Vivantes »**

Carte des zones
Jaune zone occupée
Blanche zone « libre » jusqu'en novembre 1942



Guerre d'Espagne



